

guerre d'Espagne

repères

20

MILLE DESCENDANTS> des passagers du Winnipeg. Nombre d'entre eux sont restés au Chili, où ils ont prospéré, dans la construction, l'édition, la peinture.

ANNIVERSAIRE> Au nom d'Azaña. Le 3 novembre 1940, le dernier président de la république espagnole, Manuel Azaña, mourait en exil, dans une chambre d'hôtel de Montauban dominant sur la place de la cathédrale. Des journées qui lui sont dédiées depuis cinq ans se sont terminées hier par un hommage rendu au cimetière de la ville.

APPEL À TÉMOINS> Souvenirs du «Winnipeg». Vous ou un membre de votre famille était à bord de la «traversée solidaire», comme passager ou marin? N'hésitez pas à nous le raconter en écrivant à La Dépêche du Midi-courrier des lecteurs, avenue Jean-Baylet, 31095 Toulouse Cedex 9. Sur internet : www.ladepeche.fr.

«Le «Winnipeg» était un beau vieux bateau auquel les sept mers et le temps avaient donné sa dignité»

Pablo Neruda, poète, organisateur du voyage vers le Chili de plus de 2000 réfugiés espagnols en 1939, en priorité des travailleurs manuels, des ouvriers, des pêcheurs. Lui-même restera à terre.

Sur le «Winnipeg» chargé à bloc, le bateau de l'espoir, comme le baptiseront les Chiliens, les réfugiés passaient la journée sur le pont. «Ce n'était pas la fête, mais on était content», témoigne un passager. Pour de nombreux enfants, «extraits» de la misère de la défaite de la guerre d'Espagne, il s'agira d'un sauvetage.



JEAN ORTIZ,
PROFESSION
MILITANT

Ils ont vécu l'étonnante «traversée solidaire»

Maitre de conférence d'espagnol à l'université de Pau, Jean Ortiz vient de réaliser avec son complice Dominique Gautier un film sur la traversée du «Winnipeg».



Envoyé au Chili par Alain Chollon, le directeur de France3 Midi-Pyrénées enthousiasmé par cette histoire, il y a retrouvé des passagers de la «traversée solidaire» et l'esprit de Pablo Neruda, flottant sur une plage du Pacifique. Descendant de républicains espagnols, Jean Ortiz qui se définit lui-même comme un militant, présentera son documentaire en avant-première demain lundi (19h30, cinéma Utopia de Tournefeuille). La diffusion sur France3 Midi-Pyrénées et Languedoc-Roussillon aura lieu mercredi 9 novembre à 23h55, puis le 23 à la même heure sur F3 Aquitaine.

l'essentielle

Rompus par la défaite, plus de 2000 réfugiés républicains ont embarqué à Bordeaux vers le Chili en août 1939. A leur débarquement la guerre commençait en Europe.

Pauillac, dans l'estuaire de la Gironde, le 3 août 1939. Sur le quai, le long de la silhouettede profilée du «Winnipeg», règne une animation inhabituelle. Ce vieux cargo aux couleurs de France Navigation (une compagnie de «rouges») a été réaménagé en quelques semaines : deux soutes ont été transformées en dortoirs avec des centaines d'étroits matelas de paille, une autre soute servira de réfectoire. Mais déjà, ils arrivent, chacun cherchant sa place avec le

numéro qui lui a été attribué. Qui sont-ils ? des réfugiés espagnols, hommes et femmes, extraits des camps d'Argelès, de Gurs, et du Vernet d'Ariège, entre autres, par la volonté du gouvernement de front populaire du Chili.

Tempête sur les débats

Emu par le sort réservé aux républicains vaincus par les troupes franquistes, le président chilien a nommé le poète Pablo Neruda consul de l'émigration à Paris. Sa mission, qu'il accepte : embarquer plus de 2000 réfugiés et combattants pour leur offrir une nouvelle vie, dans leur langue maternelle, entre Cordillère des Andes et océan Pacifique. Neruda sélectionne une centaine de personnes, pas seulement des communistes. Tous les autres seront choisis dans les rangs de la gauche par 33 organisations et

partis, «poumistes», socialistes, anarchistes, trotskystes, etc.

Par chance, la mer sera calme pendant le mois de la «traversée solidaire», qui emprunte l'Atlantique et le canal de Panama. Mais la tempête va souffler sur les débats. L'annonce de la signature du pacte germano-soviétique, conclu le 23 août, divisera le pont : comment Staline peut-il s'entendre avec Hitler ?

Le voyage du «Winnipeg» est d'ailleurs un concentré de l'Histoire : la veille du débarquement en Amérique latine, le 2 septembre, Hitler envahissait la Pologne, lançant les premiers feux de la Seconde Guerre mondiale. Mais en atten-

dant, la vie s'est organisée à bord.

Edwige Feuillère tourne un film sur le «Winnipeg»

C'est une colonie de vacances flottante pour les 300 enfants embarqués : on les retape de trois ans de terreur, on les fait chanter et dessiner. Les adultes chantent

aussi, quand ils ne débattent pas, et les couples, séparés au dortoir, se retrouvent ou se fermenturtivement dans les canots de sauvetage.

On ne dine pas à la table du capitaine, ce drôle de bonhomme qu'on retrouvera plus tard dans les rangs de la collaboration, et qui fera tout pour faire échouer l'entreprise et «Le Winnipeg».

Mais il y a de quoi manger pour tous. Car dans le but de financer le voyage, France Navigation avait loué le bateau avant la traversée pour le tournage d'un film avec Edwige Feuillère. Son titre : «L'Emigrante».

Les émigrants, les vrais, après une nuit magique devant les collines illuminées de Valparaíso, furent accueillis par les chants de jeunes partisans (et les titres haineux de la presse de droite). Un jeune député était sur le quai : Salvador Allende. Il trouvera dans les rangs des réfugiés, de fidèles compagnons de route. Combien étaient-ils en tout ? Les chiffres varient autour de 2200. Mais il est sûr qu'ils étaient un de plus à l'arrivée : une fille est née pendant la traversée. On lui a trouvé un beau prénom : Winnipeg.

Pierre Mathieu



Par Yves Rouquette

L'homme d'État et le poète

Salvador Allende et Pablo Neruda : deux hommes d'exception dont l'aventure du Winnipeg ravive en moi le souvenir.

«Camarade Allende». Ainsi avions-nous appelé notre chat en 1974. Oui : notre chat : un beau matou en costume rayé fauve et gris et en chemise blanche qui, dans les rues de Montpellier, avait mis ses pas dans les miens, m'avait suivi, était entré avec moi dans la salle où je devais développer mes idées sur la statue urbaine et la cité à recréer, après les illusions urbanistiques.

Installé sur mes genoux, il y était resté, ronronnant toute une heure, puis m'avait accompagné d'autorité et avait sauté dans ma voiture. Il s'était donné à moi. Je ne pouvais que le gar-

der jusqu'à sa mort, à Béziers.

L'appeler Camarade Allende, c'était une occasion de plus de prononcer chaque jour le nom d'un homme dont je portais le deuil. Un politicien que j'avais beaucoup admiré, un Président de la République comme j'aurais voulu en avoir un dans mon pays et dont la mort lors d'un coup d'État à Santiago du Chili m'avait rendu malade de tristesse, de révolte, de haine contre le fascisme toujours recommencé, la CIA et les trusts du cuivre et un Augusto Pinochet aussi maléfisant que Franco.

Nous avions assisté impuissants à sa mise à mort. Nous avions défilé en son honneur. Il a fallu attendre cette semaine pour que j'apprenne que Salvador Allende, jeune député, accueillie au Chili un bateau de républicains espagnols de la Retirada.

C'était un autre Chilien qui avait organisé ce sauvetage, un poète parmi les plus grands du siècle, auteur du «Chant général» de la «Centaine d'amour» : Pablo Neruda.

Cet homme que j'avais déjà lu et relu, autant qu'Aimé Césaire, je l'avais rencontré à Avignon en 1965 au colloque du Pen Club International rassemblant des écrivains de toutes langues. Un Pen Club occitan venait d'être créé qui sombra bientôt dans la torpeur pour des décennies. Arthur Miller était là. Neruda aussi et en compagnie de Léon Cordes et Jean Larzac, nous passâmes une bonne heure à parler avec lui à la terrasse d'un café, évoquant notre lutte d'écrivains de langue d'Oc contre le jacobinisme français toujours ennemi du «patois». Ce sujet le passionnait : «Continuez le combat. Ecrivez ! Ecrivez sans complexe et à hauteur

de planète et de siècle, nous disait-il. Tant de langues sont assassinées par l'impérialisme. Ainsi : la mienne -la vôtre ? - Qui le quechua que ma nourrice me parlait et que je parlais avec elle. J'ai parfois le regret de n'en avoir pas fait la langue de mes écrits.»

L'espagnol des conquistadors avait gagné à Neruda un immense public. Il avait célébré mieux que personne l'Amérique d'avant Christophe Colomb. Mais nous disait-il encore la langue originale de mon pays, je l'ai laissée se faire étouffer par la puissance coloniale. Au moment de me faire écrivain, je n'ai pas pensé que j'avais un langage à défendre et à illustrer : Celui des plus pauvres des miens.

Nous étions adoubés par qui nous admirions le plus. On repartit d'Avignon gonflés à bloc, voici presque 50 ans. Et ça dure depuis.